

3

LE BAPTÊME DU PETIT GIBOU,

OU

MADAME POCHET MARRAINE;

PIÈCE GRIVOISE EN DEUX ACTES,

h MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR **MM. DUMERSAN ET JAIME,**

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
A PARIS, SUR LE THEATRE DES VARIÉTÉS,

LE 12 FÉVRIER 1833.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1833.

PERSONNAGES.**ACTEURS.****MADAME POCHET.****M. VERNET.****MADAME GIBOU.****M. ODRY.****LECOQ, gendre de Madame Gibou.****M. HYACINTHE.****ADÈLE, sa femme.****M^{lle} CLARA-STÉPHANIE.****ADOLPHE JOSSE.****M. HIPPOLYTE.****PALMYRE, fille de Madame Pochet.****M^{lle} JOLIVET.****LE COMTE DE BÉLISMAR.****M. DUBOURJAL.****MADAME BONVIVANT, nourrice.****M^{lle} FLORE.****VOISINS ET VOISINES.**

La scène se passe chez madame Gibou.



(Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre, le premier à la gauche du spectateur).

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue Sainte-Anne, n. 55.

LE BAPTÊME DU PETIT GIBOU,

PIÈCE GRIVOISE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.



(Une salle au rez-de-chaussée; par la porte du fond, on voit un magasin de comestibles.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LECOQ, *seul.*

Que c'est embêtant d'être riche, d'avoir un fort magasin de comestibles à ranger, des bourriches à envoyer, des vins de commande, et un enfant à baptiser; et tout ça le même jour! Madame Gibou, ma belle-mère, depuis qu'elle est retirée du commerce, ne me donnerait pas un coup de main. Ma sentimentale de femme n'est occupée qu'à broder le bonnet et la robe de baptême de not'petit *Coco*.... Et c'te nourrice qui n'arrive pas! Pourvu que la gaillote n'ait pas fait naufrage!... C't idée d'avoir été mettre mon fils en nourrice en Normandie!... d'abord c'est dangereux. Moi, j'ai cru long-temps que j'avais été changé en nourrice.

AIR : du vaudeville du Porteur d'Eau.

Se priver ainsi d'son r'jeton
Est une faute, ce me semble,
C'est si doux d'avoir un garçon,
Et surtout quand il vous ressemble!
On peut le voir à chaque instant
Sauter sur les g'noux de sa mère,
Et s'il fait parfois le méchant,
On donn' le fouet à sou enfant...
Ah! qu'ça fait plaisir d'être père!

SCÈNE II.

LECOQ, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Bonjour, M. Lecoq !

LECOQ.

-Tiens, c'est vous ! bonjour, M. Adolphe ! Il y a des temps infinis qu'on ne vous a pas vu.

ADOLPHE.

Vous êtes bien honnête de m'en faire reproche.

LECOQ.

C'est ma femme qui dit tous les jours, on ne voit plus M. Adolphe ! Et puis elle regarde sa mère en ricanant. Quelle drôle d'idée que vous aviez d'être amoureux de mam' Gibou.

ADOLPHE.

Ce sont des idées de jeunes gens. Dans l'âge des passions !

AIR : du vaudeville du Petit Courrier.

Ce fut l'affaire d'un moment,
Elle surprit mon cœur fidèle ;
Lorsque je fus amoureux d'elle
C'était un drôl' de sentiment !

LECOQ.

Est-c'que cet amour dans votre ame
Reviendrait reprendre ses droits ?

ADOLPHE.

Non, vot'bell'mère est une femme
Qu'on ne peut pas aimer deux fois.

(A part). C'est bien assez d'une !

LECOQ.

Mais enfin, pourquoi n'avez-vous pas épousé la petite Pochet, puisque c'était consenti.

ADOLPHE.

Mon père n'a pas voulu payer mes dettes, et la mère Pochet s'est brouillée avec lui. Nous nous adorons, Palmyre et moi ; mais nos parens sont entêtés comme des mules.

LECOQ.

Vous savez que c'est Palmyre Pochet qui est marraine de not'petit. Le baptême est pour aujourd'hui ; nous avons retardé la cérémonie jusqu'à ce que Coco ait un an, parce que madame Gibou est superstitieuse comme tout.

ADOLPHE.

Vous auriez bien dû me prendre pour parrain, ça aurait peut-être arrangé les choses.

LECOQ.

J'y avais pensé; mais madame Lecoq a voulu avoir un parrain calé qui puisse protéger not' enfant et le placer dans le monde relevé. Nous sommes riches, et mon épouse est d'une ambitieuse! d'une ambitieuse!

ADOLPHE.

Qui est-ce donc qui est parrain?

LECOQ.

Un seigneur étranger.

ADOLPHE.

Un seigneur! et où avez-vous fait sa connaissance?

LECOQ.

Dans mon magasin de comestibles; il y vient souvent acheter des dindes truffées, des homards, des pâtés de foie gras! Ma femme dit qu'il est très-poli et très-galant.

ADOLPHE.

C'est ça!

LECOQ.

Comment, c'est ça?

ADOLPHE.

Lecoq, croyez-moi, ne prenez pas de protecteur dans votre ménage, et surtout pas de protecteur étranger; ça vous amènera des querelles, et vous paierez les pots cassés.

AIR : du vaudeville de Fanchon.

On craint toujours un piège
De celui qui protège.

Le meilleur
Protecteur
Fait peur.

Que rien ne nous étonne,
Des plus malins parons les coups :
N'ayons besoin d'personne,
Et soyons mait's chez nous.

Pour nous, pour not' famille,
Que not' courage brille!

Pères, enfans,
Serrons nos rangs.

Sans fair' les bons apôtres,
Tâchons qu' not' sort fass' des jaloux.
N'nous mêlons pas des autres,
Mais qu'on n'sc mêle pas d'nous.

LECOQ.

Mais il faut vous dire que cet étranger est un comte danois, qui est amoureux de la petite Pochet.

ADOLPHE.

Un rival, à moi?

LECOQ.

Oui, et on espère en faveur du commérage qu'il épousera Palmyre.

ADOLPHE.

Merci!

LECOQ.

La mère Pochet et la mère Gibou ont tripoté ça ensemble.

ADOLPHE.

Elles ne font que des tripotages.

LECOQ.

C'est de leur sexe et de leur âge. Ma belle-mère surtout est folle de son Danois... Il fait pate de velours avec elle, et ça la flatte... avec ça qu'elle est devenue coquette à faire trembler.

MADAME GIBOU, *dans la coulisse.*

M. Lecoq!... M. Lecoq!

LECOQ.

Tenez, la voilà... parlez-lui... elle n'aura pas oublié que vous l'avez aimée.

ADOLPHE.

J'espère que si.

SCÈNE III.

LECOQ, MADAME GIBOU *en déshabillé galant, peignoir blanc, petit bonnet, tablier de foulard*, ADOLPHE.

MADAME GIBOU.

Quel embarras!... Tout roule sur moi dans c'te maison... Allons donc, mon gendre, vous ne faites rien; vous ne remuez pas plus qu'une bûche.

LECOQ.

Mais si, belle-maman, je remue.

MADAME GIBOU.

Pour ne rien faire. Sans moi tout irait de travers.... Que-

qu'c'est que ce jeune homme-là? Est-ce une pratique, ou un invité pour le baptême.

ADOLPHE.

Vous ne me remettez pas, madame Gibou? c'est moi, dans les temps....

MADAME GIBOU.

Dans l'étang?

LECOQ.

Qui vous a fait c'te déclaration.

MADAME GIBOU.

Que vous êtes bête, mon gendre!... Je le reconnais bien à présent. Vous êtes le petit Josse. Est-ce que vous n'êtes pas guéri de votre amour?

ADOLPHE.

Oh! si fait, madame.

MADAME GIBOU.

A la bonne heure, sans ça je ne vous recevrais pas ici. Mon gendre, allez-vous-en: ce jeune homme a à me parler; je veux être seule avec lui.

LECOQ.

Belle-maman, si vous étiez ma femme, je ne m'en irais pas.

MADAME GIBOU.

Lecoq, vous êtes un homme bien invraisemblable. Allez donc jusqu'à la voiture de Poissy, voir si la nourrice est arrivée, ou si c'est que la gaillotte aurait versé avec votre petit.

LECOQ.

Ne faites-donc pas des pressentimens comme ça. Si ça arrivait, je ne sais pas qui je tuerais.

MADAME GIBOU.

Toujours violent. Eteignez donc votre caractère.

LECOQ.

Je ne peux pas! vous savez que je prends feu comme le salpêtre.

MADAME GIBOU.

Allez aux voitures de Poissy.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME GIBOU, ADOLPHE.

MADAME GIBOU.

A nous deux, mauvais sujet; j'espère que vous avez mis de l'eau dans votre vin, et que vous ne venez plus ici pour ma fille.

ADOLPHE.

Non, madame Gibou, c'est pour vous prier de m'être favorable auprès de madame et de mademoiselle Pochet.

MADAME GIBOU.

Pour qui me prenez-vous, de croire que je vas me mêler d'affaires d'amour pour les autres?

ADOLPHE.

Vous êtes si bonne.

MADAME GIBOU.

Du tout. J'ai été faible avant d'avoir de l'expérience : à présent je suis forte.

ADOLPHE.

Voulez-vous être cause de ma mort? faut-il que je me suicide ou que je m'asphyxie?

MADAME GIBOU.

AIR : *du vaudeville de l'Anonyme.*

A m'persuader, ne vous attendez guère ;
Je connais ça, car j'avais un amant,
Qui s'a jeté deux fois dans la rivière
Et qui pour moi s'empoisonnait souvent.
La premier' fois, j'avais bien cru la chose ;
De pleurs mon œil était prêt à s'mouillier :
V'là qu'je l'rencontr' frais comme un bouton d'rose :
J'lui dis, ma foi, y a plaisir à s'noyer.

ADOLPHE, *la cajolant.*

Mam'Gibou!

MADAME GIBOU.

Voyons, ne faites pas le câlin comme ça. Je ne suis pas si diable que je suis blanche.

ADOLPHE.

Madame Pochet ne veut plus que j'épouse Palmyre.

MADAME GIBOU.

Pardi! elle est devenue si bégueule depuis que sa fille danse première à l'opéra. Cette petite Palmyre, n'est-ce pas drôle, qu'elle a étudié par le gosier, et qu'elle n'a réussi que par les jambes!

ADOLPHE.

Je l'adore, elle m'aime, et si on ne nous unit pas, nous ferons quelque mauvais coup.

MADAME GIBOU.

Mon cher ami, vous êtes un petit monstre : mais je ne les hais pas les monstres, et je parlerai pour vous.

ADOLPHE, *transporté.*

Ah! madame Gibou!

MADAME GIBOU.

A bas les mains, donc.

ADOLPHE.

Vous ne m'avez jamais paru si belle.

MADAME GIBOU.

C'est la mise!.... Quand j'étais fruitière, avec un casaquin et un madras, l'on avait l'air petites gens. A c't'heure que mon gendre a quitté les volailles crues pour se mettre dans les comestibles, et qu'on a une fortune influente, l'on se met dans un style analogue.

ADOLPHE

Enfin me promettez-vous de faire quelque chose pour moi?

MADAME GIBOU.

Oui, mais allez vous-en, parce que le parrain va venir ; nous allons être en affaires de famille, et les étrangers sont insignifiants.

ADOLPHE.

Je viendrai au moins ce soir.

MADAME GIBOU.

Venez dîner avec nous. Je vous invite, mais pour le quart-d'heure laissez-moi la paix.

ADOLPHE.

Sans adieu! Vous êtes tout aimable.

MADAME GIBOU.

Dieu me pardonne il va m'embrasser. Est-c'qu'on prend une femme par les gigots? Partez donc! *(Il sort.)*

SCÈNE V.

MADAME GIBOU, ADÈLE.

ADÈLE.

Qui est-ce donc qui s'en va, maman?

MADAME GIBOU.

C'est quequ'un.

ADÈLE.

Ça a l'air d'un jeune homme.

MADAME GIBOU.

Vous êtes bien curieuse, ma fille. Oui, c'est un jeune homme : mais vous êtes mère, et vous ne devez plus penser à ces sortes de choses-là.

ADÈLE.

Est-ce que c'était Adolphe?

MADAME GIBOU, *sévèrement.*

Qui est-ce qui vous l'a dit?

ADÈLE, *honteuse.*

Maman....

MADAME GIBOU.

Allons, je ne te défends pas les souvenirs : mais ton mari est un honnête homme, un galant homme, c'est le père de ton enfant, tu dois z'y faire son bonheur.

ADÈLE.

C'est bien mon intention. Je venais pour vous dire une drôle de chose.

MADAME GIBOU.

Qu'est-ce que c'est?

ADÈLE.

C'te Palmyre est insupportable! Ne vient-elle pas de m'écrire qu'elle ne veut plus être marraine de mon enfant?

MADAME GIBOU.

Là! c'est toi aussi qui a voulu prendre c'te mijaurée-là.

ADÈLE.

Mais, maman, nous nous étions promis, étant demoiselles, d'être chacune la marraine de notre premier.

MADAME GIBOU.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! et qu'est-ce que va dire M. le comte; où trouver une marraine comme ça à l'impromptu?

ADÈLE.

Attendez donc, maman, vous êtes vive.

MADAME GIBOU.

Oui, je le sais: je suis vif comme une hanneton.

ADÈLE.

Elle me marque précisément qu'elle ne veut pas être marraine à cause du parrain. Elle dit que M. Bélismar la lorgne tous les soirs au balcon de l'Opéra, qu'il lui a écrit des lettres d'amour, et qu'elle ne peut pas le souffrir.

MADAME GIBOU.

Elle est bien difficile! un comte! tandis qu'elle a la bêtise d'aimer un petit dégraisseur.

ADÈLE.

Ah!... vous croyez qu'elle aime Adolphe?

MADAME GIBOU.

Il vient de me le dire lui-même.

ADÈLE.

C'est différent. (*A part.*) Ah! les vilains hommes! sont-ils inconstans.

MADAME GIBOU.

Mais dans quel embarras que nous voilà!

ADÈLE.

Pour nous en tirer, elle nous offre sa mère.

MADAME GIBOU.

Madame Pochet?

ADÈLE.

Oui.

MADAME GIBOU.

Madame Pochet serait marraine de not' Coco?

ADÈLE.

Pourquoi pas? Ce qu'il y a d'important là dedans, c'est le parrain: c'est lui qui sera le protecteur de notre enfant.

MADAME GIBOU.

Dans le fait, c'est lui qui paiera tout: mais j'ai peur que ça le vexe d'avoir une vieille commère au lieu d'une jeune.

ADÈLE.

Il n'y a qu'à ne les faire trouver ensemble qu'au moment ,
il ne pourra plus reculer.

MADAME GIBOU.

C'est ça !... Dieu !... que t'es bien la fille de ta mère , pour
l'intelligence ! Eh ben , il ne faut faire ni une ni deux. Tout
le monde est invité , le dîner est préparé , le parrain va
venir....

ADÈLE.

On ne peut pas l'avoir dérangé comme ça pour rien.

MADAME GIBOU.

Un homme qualifié ! Monte en deux temps chez madame
Pochet , dis-lui de s'habiller , de se faire belle si elle peut , et
que nous l'acceptons avec plaisir , faute de mieux.

ADÈLE.

Oui , maman , j'y cours.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME GIBOU , seule.

Pardine , il était temps qu'elle s'en aille : j'entends une voi-
ture dans la rue : c'est sans doute M. le comte de Bélismar.
Mais c'te nourrice , c'te satané nourrice ! Je ne voulais pas lui
donner... moi... Je disais , vaut mieux qu'un enfant ait le sein
de sa mère ; car , si celui-là vient à lui manquer , il ne saura
plus à quel saint se vouer... Chut ! v'là le parrain... et dans
tous ces embarras-là , moi qui n'a pas fait ma toilette ! Il va me
voir au naturel.

SCÈNE VII.

BÉLISMAR , en toilette de Dandy , MADAME GIBOU.

BÉLISMAR.

Belle dame , je vous baise les mains.

MADAME GIBOU (à part).

Heureusement que je les ai lavées à la pâte d'amandes.

BÉLISMAR.

Ne suis-je point en retard ? je craignais de me faire at-
tendre.

MADAME GIBOU.

Nous sommes faits pour ça, monsieur le comte ; quand un homme de votre sorte veut bien descendre jusqu'à monter des étages comme nous, il peut prendre son heure.

BÉLISMAR.

Est-ce que la jolie marraine n'est pas encore ici ?

MADAME GIBOU.

Non, monsieur le comte, vous êtes le premier z'arrivé. (*A part.*) Ne lui disons pas le déchet.

BÉLISMAR.

On la dit charmante, mademoiselle Pochet.

MADAME GIBOU.

Est-ce que monsieur le comte ne la connaît pas ?

BÉLISMAR.

Je ne l'ai jamais vue de près, si ce n'est au bout de ma lorgnette, à l'Opéra, où elle danse comme un astre.

MADAME GIBOU.

Comme la pleine lune. Elle ne gigotte pas mal.

BÉLISMAR.

Mais vous savez que voir une femme à la ville ou au théâtre, c'est différent.

MADAME GIBOU.

Ah dame, oui ! moi, par exemple, me voilà : mais au théâtre il y a le fard ; ces femmes-là sont toutes farlatées. Je ne dis pas ça pour la petite Pochet.

BÉLISMAR.

Il faut vous dire, d'ailleurs, que j'ai la vue très-courte. Je suis tout-à-fait miope.

MADAME GIBOU.

Vous êtes mioche ?

BÉLISMAR.

Miope. C'est-à-dire que je ne pourrais pas distinguer vos traits, sans le secours de mon binocle.

MADAME GIBOU.

Vot' binoque?... Ah ! c'est vos lunettes que vous appelez comme ça en danois. (*A part.*) Eh bien, s'il pouvait prendre madame Pochet pour sa fille !

BÉLISMAR.

Au surplus, sa tournure, ses grâces m'ont enchanté.

AIR : *Le Troubadour* (Jean de Paris).
Dans mon lorgnon, elle me paraît belle,
Et chaque jour je la trouve nouvelle,
Mais en amour serait-elle fidèle?

MADAME GIBOU.

Oui faut qu'un' belle,
Paie à son tour
D'un doux retour
Son troubadour.

BÉLISMAR.

Il ne me reste à juger que ses qualités morales.

MADAME GIBOU.

Oh ! pour la morale, c'est de la première qualité, je vous garantis ça, monsieur le comte. Si la petite Pochet n'était pas d'une famille respectable, elle ne fréquenterait pas chez nous.

BÉLISMAR.

Je le crois.

MADAME GIBOU.

Elle a été avec ma fille à l'école et au catéchisme : seulement, elle s'a mise au théâtre, c'est sous sa responsabilité ; je ne voudrais pas vous tromper : je suis comme quand j'étais dans le commerce, je ne surrais jamais.

BÉLISMAR.

Vous n'êtes pas une femme comme une autre, madame Gibou.

MADAME GIBOU.

Si toutes les femmes étaient comme moi, les hommes seraient bien attrapés.

BÉLISMAR.

Mais, ma jolie commère n'arrive pas !

MADAME GIBOU.

Elle ne peut tarder. Il ne manque, pour le baptême, que la marraine et l'enfant : ma fille est allée chercher l'une, et mon gendre court après l'autre. Diable de nourrice, va ! J'enrage ma vie de ne pas la voir arriver. Je me fais un mauvais sang ! Je vas me mettre à la fenêtre pour vous avertir ; prétez-moi donc vot *bicoque*, je les verrai de plus loin. (*Elle lui prend son lorgnon.*)

BÉLISMAR.

J'en ai besoin pour moi.

MADAME GIBOU.

Je vous le rendrai tout à l'heure.... Dieu ! qu'il est joli !
c'est du similor ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉLISMAR, *seul.*

Me voilà joli garçon. Je n'y vois plus ; je suis dans les brouillards : si ma belle danseuse arrivait maintenant, je ne pourrais la reconnaître qu'à tâtons. C'est égal : elle sera peut-être moins sauvage de près que de loin. Arrivé depuis peu du Danemarck en France, je sais déjà à quoi m'en tenir sur la société et sur les mœurs. J'ai vu toutes les pièces nouvelles : elles sont extrêmement encourageantes. Si les femmes agissent dans le monde comme au Gymnase, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin, c'est bien gentil ! et d'après ça, une danseuse de l'Opéra peut sauter par dessus bien des choses. J'ai su me rapprocher de ma sylphide en me faisant choisir pour parrain de l'enfant dont elle est marraine : c'est fort ingénieux. J'entends quelqu'un. Mon cœur me dit que c'est elle : le cœur ne trompe jamais.

SCÈNE IX.

ADÈLE, BÉLISMAR.

ADÈLE.

Comment, monsieur le comte, vous êtes seul !

LE COMTE, *à part.*

C'est la voix de madame Lecoq : mon cœur m'a trompé.
(*Haut.*) Votre mère vient de me quitter.

ADÈLE.

Elle aurait dû vous tenir compagnie.

LE COMTE.

J'aime bien mieux la vôtre que la sienne.

ADÈLE.

Nous sommes bien honorés qu'un grand seigneur comme vous veuille bien tenir notre enfant.

BÉLISMAR.

Je tiendrai tout ce qui vous fera plaisir.

ADÈLE.

Ce sera bien heureux pour notre petit; car un parrain est quasi père.

BÉLISMAR.

C'est bien dommage que je ne sois qu'un quasi!

ADÈLE.

Vous êtes trop honnête.

MADAME GIBOU, *dans la coulisse.*

La voilà! la voilà!

BÉLISMAR.

Cette fois, c'est elle! l'amour m'en répond.

SCÈNE X.

LA NOURRICE *portant L'ENFANT*, ADÈLE, MADAME GIBOU, BÉLISMAR.

MADAME GIBOU.

C'est la nourrice, ma fille; elle arrive avec l'enfant.

BÉLISMAR, *à part.*

Ce n'est pas elle! l'amour a tort.

ADÈLE.

Ce cher enfant!... que je le voye!

LA NOURRICE.

Ne le réveillez pas, il dort comme une marmotte.

MADAME GIBOU.

Eh ben, ousqu'est donc ton mari à c't'heure? v'là une heure qu'il est à la voiture de Poissy.

LA NOURRICE.

Ah ben, s'il m'y attend!... il m'attendra long-temps: je suis venue par la celle de Mantes, parce que la gaillotte ne va pas, vu que les eaux sont basses.

MADAME GIBOU.

Voyez si ça n'est pas un fait exprès, il va nous faire attendre deux heures.

ADÈLE.

Il n'en fait jamais d'autres.

BÉLISMAR.

C'est, dit-on, l'habitude des maris.

MADAME GIBOU.

N'y a qu'à partir sans lui. Il ira vous retrouver. Pendant ce temps-là je ferai ma toilette.

LA NOURRICE.

Ça ne sera pas le premier baptême ousqu'on verra le père qui n'y est pas.

MADAME GIBOU.

Taisez vous donc, jacasse. Tenez, passez dans ma chambre à coucher.

LA NOURRICE.

J'aime autant faire un tour à la cuisine. *(Elle sort).*

BÉLISMAR.

Mais où est donc la marraine ?

MADAME GIBOU.

Je l'entends avec toute la société.

BÉLISMAR à madame Gibou.

Mon binocle !

MADAME GIBOU.

Ah ! pardon. En regardant dans la rue, je l'ai laissé tomber : mais vous ne pouvez pas vous tromper d'enfant, n'y en a qu'un.

BÉLISMAR, à part.

Diable de femme : je vais aller en aveugle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME POCHET, PARENS ET PARENTES.

CHOEUR.

Air : du Valet de chambre.

Nous accourons pour le baptême,
Amis, parens, nous somm's tout cœur :
A cet enfant que chacun aime,
Ça doit un jour porter bonheur.

MADAME POCHET, *entrant en robe de soie et bonnet garni de marabouts. Elle se place entre Adèle et madame Gibou.*

AIR : *Cavatine de Jean de Paris.*

Ah ! quel plaisir ! quel plaisir d'être marraine
Du plus gentil d'tous les marmots ;
J'en voudrais t'nir, oui tenir, un' douzaine,
Quand ce ne s'rait qu' pour les cadeaux !

CHOEUR.

Ah quel plaisir ! etc.

MADAME GIBOU.

Arrivez-donc, mam' la marraine ?

MADAME POCHET.

Dans l'genr' calé, j'dis que me v'la :
D's'habiller quand on s'donn' la peine,
On peut faire voir que l'on a
Le bon genre de l'Opéra.

MADAME POCHET, *faisant des révérences.*

Salut, la compagnie.

BÉLISMAR, *à part.*

Ah ! cette fois, je sens là que je suis près d'elle.

MADAME GIBOU.

Monsieur le comte, voilà la marraine. (*Elle la fait passer près de lui.*)

BÉLISMAR, *embarrassé.*

Mademoiselle !...

MADAME POCHET, *à part.*

Il m'appelle mademoiselle ! Il est bien poli ! (*Haut et faisant la révérence.*) Monsieur !...

ADÈLE *à madame Pochet.*

C'est un comte.

MADAME POCHET.

Diab ! c'est une autre histoire. Je suis bien flattée, M. le comte, d'être commère avec un homme de vot' genre.

BÉLISMAR, *à part.*

Elle a une drôle de voix.... Je ne l'avais jamais entendue :
mais une danseuse !

MADAME POCHET *à madame Gibou.*

Dites donc, il se parle tout bas ! De quel pays qu'il est ?

MADAME GIBOU.

Du pays des Danois.

MADAME POCHEP.

Ah! chien!

MADAME GIBOU.

Prenez garde de vous échapper en mots.

MADAME POCHEP, à madame Gibou.

Comme il cligne ; est-ce qu'il a mal aux yeux ?

ADELE.

Ah ça , partons-nous ?

BÉLISMAR.

Permettez, auparavant, que j'offre à l'aimable marraine les cadeaux d'usage. Où est mon groum?... Tom! apportez ici les boîtes de bombons, les gants....

(Un jokey entre, portant les cadeaux. Le comte ôte sa redingote et la lui donne.)

MADAME GIBOU, bas.

Dites-moi donc, madame Pochet, où ce que vous avez trouvé moyen de vous atiffer comme ça ?

MADAME POCHEP, bas.

C'est une robe à ma fille de soie, qu'elle m'a fait rélargir pour mes étrennes.

MADAME GIBOU.

Vous êtes d'un légant ! d'un légant !

LE COMTE.

Voilà les gants, ma charmante commère. (A part.) Je ne pourrai donc pas voir sa figure ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LECOQ, LA NOURRICE.

LECOQ.

C'est moi ! c'est moi ! Ah ! nourrice, vous m'avez joliment fait croquer le marmot !

TOUS.

Partons, partons.

LECOQ.

Ah ! à propos, M. le comte, voilà votre lorgnon que le portier a ramassé dans la rue.

LE COMTE.

Mon binocle.

MADAME GIBOU, à part.

Oh ! l'imbécille !

LE COMTE, lorgnant madame Pochet.

Permettez, séduisante créature... Ciel!.... que vois-je?...
C'est une horreur !

MADAME POCHET, se retournant.

Comment, une horreur ! de qui parle-t-il donc ? (*A madame Gibou.*) Est-ce que c'est de vous ?

LECOQ.

Comment ! c'est-là la marraine ?

MADAME GIBOU à Lecoq.

Taisez-vous, Nicodème. (*Au comte.*) Monsieur le comte, je vas vous expliquer la chose. Mam'selle Palmyre s'a donné une entorse dans la *Tentation*..., en sautant le pas,... et elle a chargé madame sa mère de la remplacer.

LE COMTE, à madame Pochet.

Vous êtes sa mère ? (*A part.*) Ne l'indisposons pas.

MADAME POCHET, faisant la révérence.

Voilà comme quoi que je me trouve votre commère. Je ne suis pas tout-à-fait aussi jeune que ma fille ; mais je tâcherai, par mon aimabilité, que vous ne vous en aperçussiez pas.

MADAME GIBOU.

Tout est arrangé. Partons. Nourrice, allez prendre le petit. Madame Pochet, donnez le bras à vot' compère.

CHOEUR.

AIR : des Chevaliers d'Avenel. (Dame Blanche.)

Partez, partez pour la cérémonie,
Suivez gaiement la marraine et l'parrain,
Amis, surtout qu'une douce harmonie
Berce l'enfant, et charme le festin.

(*Cortège. Le parrain donne la main à madame Pochet. La nourrice suit avec l'enfant. Lecoq et Adèle ensuite. Madame Gibou les regarde partir avec satisfaction. Tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.



(La chambre à coucher de madame Gibou. Dans le fond, une alcove. A gauche, un berceau d'osier, sur un pied, et recouvert d'un couvre-pied. A droite et à gauche, portes d'entrée. Deux fauteuils, quelques sièges. Près du berceau un petit bonnet, une camisolle, etc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, PALMYRE, *entrant de gauche.*

PALMYRE, *entrant.*

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi; vous êtes injuste! vous êtes...

ADOLPHE, *la suivant.*

Qu'est-ce que je suis encore?

PALMYRE.

Un tyran, un despote!

ADOLPHE.

Les despotes ne sont plus à l'ordre du jour. Je ne suis rien de tout cela: mais je suis jaloux!

PALMYRE.

Supposé que vous en auriez le droit, en auriez vous sujet?

ADOLPHE.

Comment! quand un seigneur danois vous fait la cour!

PALMYRE.-

Il n'est pas le seul. Il y a encore un Russe, un Bavaois et deux Anglais.

ADOLPHE.

Et vous ne voulez pas que j'entre dans les fureurs d'Oreste!

PALMYRE, riant.

Non, ce serait classique.

ADOLPHE.

**Ce serait bien pis, si j'étais romantique!... les poignards!
les poisons!...**

PALMYRE.

A l'Opéra, nous ne connaissons pas ça!

ADOLPHE.

Non, vous avez le cœur dans les jambes!

PALMYRE.

Air : Vaudeville, Voltaire chez Ninon.

Adolphe, d'infidélité,
Pouvez-vous accuser Palmyre,
Quand pour vous, elle a résisté
A l'offre d'un beau cachemire?
On me promet wiskis, landaux;
Hier, un milord d'Angleterre
M'offrait deux superbes chevaux...
Eh bien, c'est vous que je préfère.

ADOLPHE.

A deux chevaux! si je le croyais!

PALMYRE.

**Encore aujourd'hui, au lieu d'être marraine avec ce grand
Danois, j'ai envoyé ma mère à ma place.**

ADOLPHE.

Elles nous font croire tout ce qu'elles veulent.

PALMYRE.

**C'est ma mère qui s'est mis dans l'idée que ce Danois m'é-
pouserait... Mais, bah! j'en ai vu d'autres à l'Opéra. Il m'é-
pouserait comme je danse.**

ADOLPHE.

**Palmyre, vous êtes la moralité même! Quittez votre mère,
fuyons ensemble! bravons les lois d'un monde fantastique;
unissons-nous en secret, quand nous devrions vivre dans une
mausarde, dans un grenier, mourir de faim, nous vivrons
d'amour!**

SCÈNE II.

PALMYRE, MADAME POCHET, ADOLPHE.

MADAME POCHET, *qui a entendu la dernière phrase.*

C'est bien ! c'est du joli ! c'est du propre ! M. Adolphe ! Voilà les beaux conseils que vous donnez à ma fille ! Allez, vous êtes un petit mauvais sujet.

ADOLPHE.

Madame Pochet !

MADAME POCHET.

Taisez-vous, serpent tentateur ! Et toi, ma Mimire, tu écoutes ses propos escandaleux !

PALMYRE.

Maman, vous savez ma façon de penser.

MADAME POCHET.

Tu la prends dans tes romans. Au lieu de lire les œufs de M. Paul le coq, et d'aller voir les immoralités de la Porte-Saint-Martin, tu ferais mieux de regarder tes ballets : c'est une autre paire de manches. Il n'y a pas de phrases dangereuses pour la jeunesse, dans les pahtomines.

ADOLPHE.

Madame Pochet, mes intentions sont honnêtes.

MADAME POCHET.

Vous ne leur ressemblez pas. Vouloir empêcher ma fille de faire un beau mariage !

ADOLPHE.

Je veux lui en faire faire un bon.

MADAME POCHET.

Merci. Un homme comme il faut veut l'épouser, et vous êtes un homme comme il ne lui en faut pas.

ADOLPHE.

Madame Pochet, prenez garde à l'exaltation des passions. Vous ne savez pas de quoi je suis capable.

MADAME POCHET.

Jeune homme, si vous aimez votre Mimire, ne lui faites pas son malheur !

PALMYRE.

Maman , j'aime mieux être malheureuse avec lui, que d'être heureuse avec un autre.

MADAME POCHE , *en colère.*

Terrible enfant ! Non , je ne veux pas , je ne te céderai pas là-dessus ! Et vous , M. Adolphe , ne vous y frottez pas . Je suis la lionne à qui qu'on veut arracher ses petits ; j'ai bec et ongles... et je ne les coupe que tous les dimanches !... c'est aujourd'hui samedi , je vous en avertis .

ADOLPHE .

C'est bon , madame ; mais comme je ne suis pas ici chez vous , vous n'avez pas le droit de me mettre à la porte . Madame Gibou m'a invité à dîner , vous ne voudriez point me faire perdre un repas .

MADAME POCHE .

Vous êtes retenu ici par l'amour et la gourmandise . (*S'adouçissant*) . Voyons , jeune homme , je vas vous prendre par les sentimens . Restez , dînez avec nous , mais ne parlez pas à ma fille , d'amour .

PALMYRE .

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Adolphe , soyez raisonnable ,
Et moi je vous imiterai .
Loin de moi , placez vous à la table .

ADOLPHE .

Mais des yeux je vous mangerai . (*Bis*) .

MADAME POCHE .

Apprenez qu'un rien m'effarouche ,
Je m'fâcherai si vous parlez .
Ainsi , mangez si vous voulez ,
Mais surtout n'ouvrez pas la bouche .

ADOLPHE .

Je vous le promets .

MADAME POCHE .

Je sais que ça sera difficile : mais rien n'est impossible à l'amour .

ADOLPHE , *à part.*

Je vais trouver Lecoq , lui monter la tête , et tâcher de faire chasser d'ici ce rival qui m'offusque ! (*Haut*) . Par exemple , que l'autre prenne garde à lui !... s'il est trop galant pour vous , je lui couperai les oreilles , à votre Danois . (*Il sort*) .

SCÈNE III.

PALMYRE, MADAME POCHET.

MADAME POCHET.

Comme il est hargneux ce roquet-là !

PALMYRE.

Maman, il m'aime.

MADAME POCHET.

C'est égal : le voilà parti, entends la raison.

PALMYRE.

Je n'en ai pas, de raison.

MADAME POCHET.

T'es pourtant dans l'âge. Ecoute les conseils d'une mère qui ne veut que le bonheur de son enfant. Epouse un homme riche, qualifié !

PALMYRE.

J'aime Adolphe.

MADAME POCHET.

Queq' ça fait ! ces gens-là ne s'aperçoivent jamais qu'on a aimé avant eux. Ils croient toujours être les premiers, et ils ne sont quelquefois pas même les seconds. Dans quelle belle passe que tu vas être !.... Vois-tu, ces gens riches, il n'y a que ces gens-là que l'on mène ; ils sont bêtes comme des pots.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BÉLISMAR, *entrant de gauche.*

BÉLISMAR, *entre les deux femmes.*

Bonjour, belles dames. Mon dieu ! mademoiselle, je suis désolé de l'accident qui m'a privé du bonheur d'être votre compère. Votre entorse m'a bien fait souffrir... J'aurais été heureux qu'elle vous arrivât dans tout autre moment.

MADAME POCHET, *caclinant.*

Ah monsieur le comte, nous parlions de vous. J'en disais à ma fille tout ce que j'en pense.

BÉLISMAR.

Vous êtes bien bonne.

MADAME POCHET.

Je lui disais qu'il n'y avait que les gens titrés qui avaient de l'esprit.

BÉLISMAR.

Vous êtes connaisseur.

MADAME POCHET.

Voyons, monsieur le Danois, dites-moi quelles sont vos intentions.

BÉLISMAR.

Mes intentions sont de plaire à votre fille.

MADAME POCHET.

Vous y plaisez ; mais après?...

BÉLISMAR.

De lui faire agréer mon amour.

MADAME POCHET.

Il est agrié... Après?

BÉLISMAR.

De la mettre sur un pied....

MADAME POCHET.

Elle y est, sur un pied, sur un bon.... et même sur deux.

BÉLISMAR.

Je la conduirai dans mon pays.

MADAME POCHET.

Dans votre pays de Danois? Je n'entends pas de cette oreille-là.

AIR : *des Scythes.*

Croyez, monsieur, que ma fille chérie,
Ayant reçu d'moi les meilleurs sentimens,
N'veut pas quitter sa mèr' ni sa patrie,
Pour des maris, pas plus qu'pour des amans. (bis.)
Je sais qu'elle a d'la grace et du mérite,
Que ses attraits sauront plaire partout :
C'est à Paris qu'il faut qu'on en profite,
Elle est Français', son pays avant tout. } (bis.)

N'est-ce pas, Palmyre, que t'es Française?

PALMYRE.

Comme vous, maman.

MADAME POCHET.

Du quartier des Halles; c'est français, je crois! Pointe-Saint-Eustache... et toutes les deux sans tache.

BÉLISMAR.

J'estime beaucoup l'esprit national.

MADAME POCHET.

Allons, voyons, mon beau Danois, dites-y donc le grand mot.

BÉLISMAR.

Lequel?

MADAME POCHET.

Vous le savez bien : vous mourez d'envie d'y dire... et vous ne le dites pas... Quel grand Jobard que vous faites!... Vous-
lez-vous que j'y dise pour vous? (*Passant entre le comte et
Palmyre.*) Eh ben, ma fille, M. le comte te demande ta main.

PALMYRE.

Quoi, maman?... Vous croyez?...

BÉLISMAR, *à part.*

Que le diable emporte la mère!

MADAME POCHET.

Vois-tu comme il a l'air satisfait! Oh dieu! que je suis
bien aise! Je vais annoncer ce mariage-là à toute la société!

BÉLISMAR.

Mais, madame!...

MADAME POCHET.

Ca va ti tous les faire enrager! la Gibou, surtout. Elle vend
des comestibles : mais nous en mangerons, nous!

(*Elle sort à droite.*)

PALMYRE.

Qu'est-ce qu'elle va faire! Empêchons-là de parler. (*A Bé-
lismar.*) Monsieur, ma mère est dans l'erreur; vous vous trom-
pez aussi sur mon compte. Voulez-vous savoir ce que je pense?
lisez cette lettre. (*Elle lui remet un billet, et se sauve.*)

SCÈNE V.

BÉLISMAR, *seul.*

Une lettre, quel pressentiment! Est-ce que j'en serais pour
mes soupirs, mes gants et mes bonbons?.... Lisons....

« Vous dites que vous m'aimez, mais, moi-même, mon
« moment n'est pas venu! (Voilà bien des *M* pour dire qu'elle
« ne m'aime pas.) Vous avez cru me plaire en vous livrant à

« des futilités, en vous introduisant dans une maison respectable, sous le prétexte frivole d'être parrain. C'est la conduite d'un étourdi; vous avez fait l'enfant, cela ne vous va pas; et je vous défends de recommencer, puisqu'il m'est impossible de vous épouser. » (*Avec colère.*) Cette lettre est d'une impertinence..... voilà la réponse qu'elle mérite (*il la déchire*).

(*On entend Adolphe et Lecoq parler très-haut dans la coulisse à gauche.*)

ADOLPHE.

Je vous dis que si.

LECOQ.

J'vous dis que non.

BÉLISMAR, *écoutant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ADOLPHE.

Votre Bélismar est un scélérat !

BÉLISMAR.

On a parlé de moi.

ADOLPHE.

Votre Bélismar est un brigand !

BÉLISMAR.

Je suis un brigand ?

ADOLPHE.

Qui vient pour votre femme.

LECOQ.

Du tout; c'est pour Palmyre.

ADOLPHE.

Pour toutes les deux !

BÉLISMAR.

Ah ! je suis perdu !

ADOLPHE.

Il faut le trouver.

LECOQ.

Je vais lui parler !

ADOLPHE.

Du tout, ce sera moi.

BÉLISMAR.

Ah ! mon Dieu ! comment me tirer de là ? Ils viennent ici...
Où me cacher ?... Ah !...

Il se cache dans l'alcove.

SCÈNE VI.

ADOLPHE, LECOQ, BÉLISMAR (*caché*).

ADOLPHE, *entrant*.

Où est-il?

LECOQ.

Il n'y est pas! (*Apercevant la lettre.*) Des papiers déchirés.
(*Il ramasse et parcourt les débris.*) Ah! mon ami, lisez.

ADOLPHE.

A M. de Bélismar! Une écriture de femme.

LECOQ.

L'autre morceau, ici, ici.... « En vous introduisant sous le
« prétexte d'être parrain. »

ADOLPHE.

Quand je vous le disais. (*A part.*) Est-ce que j'aurais ren-
contré juste?

LECOQ, *lui montrant l'autre morceau.*

Mais là, là.

ADOLPHE, *lisant*.

« Vous avez fait l'enfant! » Il a fait!... Ah! c'est trop fort...
et vous n'êtes pas?...

LECOQ.

- Si.... si..., je le suis!... Femme perfide!....

ADOLPHE.

Il n'y a qu'une chose à faire... Il faut le tuer.

LECOQ.

Tuons-le!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME POCHET, MADAME GIBOU,
en toilette.

LES DEUX FEMMES.

Qui tuer?

LES DEUX HOMMES.

Le Danois.

MADAME POCHET.

Le futur époux de ma Palmyre ?

ADOLPHE.

Le séducteur de mon amante.

LECOQ.

Le père de mon enfant.

MADAME GIBOU.

Arrêtez, hommes inconséquens. Et vous, mon gendre, vous insultez votre épouse.

ADOLPHE.

Je vais chercher mes pistolets.

LECOQ.

Moi, l'empêcher de sortir.

ENSEMBLE.

Il périra.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VIII.

MADAME POCHET, MADAME GIBOU, *tombant chacune dans un fauteuil.*

MADAME POCHET.

Ah! les vilains hommes!

MADAME GIBOU.

Ma chère amie, je vas me trouver mal.

MADAME POCHET.

Moi, je me la trouve!

MADAME GIBOU.

Secourez-moi.

MADAME POCHET.

Donnez-moi de l'eau de milice.

MADAME GIBOU.

Un peu d'eau de colonne!

MADAME POCHET.

Tapez-moi dans les mains.

MADAME GIBOU, *se levant brusquement.*

Est-ce qu'il vont commettre un assassin?

MADAME POCHET, *se levant.*

Ils en sont bien capables.

MADAME GIBOU.

Après ça, il faut dire que ce grand Ostrogoth-là, s'a mis dans son tort.

MADAME POCHET.

Qu'en savez-vous?

MADAME GIBOU.

L'on devrait périr tous les hommes qui trompent les femmes.

MADAME POCHET.

Il faudrait une fameuse abattoire.

MADAME GIBOU.

Il paraît qu'il a séduit votre fille.

MADAME POCHET.

Il paraît, au contraire, que c'est la vôtre : et que vous dites ça pour l'empêcher d'épouser la mienne.

MADAME GIBOU.

Qu'il l'épouse si il veut : je m'en soucie pas mal ; mais apprenez que ma fille est sage.

MADAME POCHET.

La mienne aussi.

MADAME GIBOU.

Ah ! pardine, elle a de qui tenir.

MADAME POCHET.

Si la vôtre tient de vous, elle peut faire ses farces.

MADAME GIBOU.

Madame Pochet !

MADAME POCHET.

Madame Gibou, je vous connais depuis long-temps.

MADAME GIBOU.

Pas plus long-temps que je vous connais aussi.

MADAME POCHET.

Si feu Gibou vivait encore, il parlerait.

MADAME GIBOU.

Si le petit Pochet revenait il en dirait de belles.

MADAME POCHET.

Vous m'insultez dans la mémoire de mon époux.

MADAME GIBOU.

J'ai pu être inconséquente, mais jamais coupable.

MADAME POCHET.

J'ai pu être légère, mais jamais criminelle.

MADAME GIBOU, *en colère.*

Vous me prenez par mon endroit sensible!... ma vertu!

MADAME POCHET, *de même.*

Vous me frappez dans ce que j'ai de plus cher!... mon honneur!

MADAME GIBOU, *avec un geste.*

Je vas vous appliquer de l'honneur sur la figure!

MADAME POCHET, *de même.*

Et moi de la vertu sur la mine!

MADAME GIBOU, *s'avançant.*

L'oseriez-vous?....

MADAME POCHET.

Venez-y donc, scélérate!

MADAME GIBOU.

Approchez donc, guerdine!

(Elles vont se prendre aux cheveux.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BÉLISMAR, *sortant de l'alcove.*

BÉLISMAR, *les séparant.*

Arrêtez, mesdames; qu'allez-vous faire?

MADAME POCHET.

Dieu! que vous m'avez fait peur!

MADAME GIBOU.

Et à moi, donc! D'où qu'il sort donc ce grand efflanqué-là?

BÉLISMAR.

De cette alcove, où j'étais caché.

MADAME GIBOU.

AIR: *Dans ma Chaumière.*

Dans mon alcove, *(Bis.)*
Un homme! l'aurai-je prévu!

BÉLISMAR.

On s'fourre où l'on peut quand on s'sauve.

MADAME GIBOU, *avec pudeur.*

Y a si long-temps que j'n'en ai vu
Dans mon alcove. *(Bis.)*

MADAME POCHET.

Voyez donc le grand mal. (*A Bélismar*). Jeune homme ,
votre existence est en danger ici.

MADAME GIBOU.

Oui : mais dans mon alcove , c'est bien indécent !

MADAME POCHET.

Taisez-vous donc , mam' Gibou. (*A Bélismar*). Il sont deux
qui veulent vous tuer.

BÉLISMAR.

Je le sais bien , c'est pour ça que je me suis caché.

MADAME GIBOU.

Il fallait vous cacher ailleurs que dans mon alcove.

MADAME POCHET.

Elle n'en sortira pas de son alcove ! Il n'a pas eu le choix ,
cet homme ; vous êtes après lui comme une *arpie*.

BÉLISMAR.

J'en appelle à votre cœur de femmes ! sauvez-moi de leur
fureur.

MADAME GIBOU.

Mon gendre est furibond , et il a raison. Je l'approuve
sensément.

BÉLISMAR.

Pourquoi ?

MADAME POCHET.

Vous en contez à toutes les femmes à la fois ; nous allons
vous livrer à ces deux hommes ; exaltés par la passion , ils vous
périront , et vous n'aurez que ce que vous méritez.

MADAME GIBOU.

Oui , livrons-le.

BÉLISMAR.

Comment me tirer de là ! mesdames , arrêtez ! ayez pitié
d'un grand jeune homme sans expérience ; (*à madame Gibou*),
du parrain de votre petit-fils , qui fera sa fortune ; (*à madame
Pochet*) , du futur époux de votre Palmyre , dont il fera le
bonheur !

MADAME POCHET.

Promettez-vous de l'épouser ?

BÉLISMAR.

Tout-à-fait.

MADAME POCHET.

Je vas vous retirer d'embarras... Dites donc, mam' Gibou, ce jeune homme n'est pas si coupable que nous le croyons.

MADAME GIBOU.

Il n'est pas coupable du tout.

MADAME POCHET.

N'est-ce pas? Eh bien, comment le sauver des mains de ces deux enragés qui veulent sa mort?

BÉLISMAR.

Ma mort!

MADAME GIBOU.

Il faudrait le cacher bien comme il faut.

MADAME POCHET.

Pas dans mon alcove.... Mais ils savent qu'il est dans la maison, ils le chercheront partout.

MADAME GIBOU.

Inventez donc queq' chose, vous qui êtes astucieuse.

MADAME POCHET.

Je suis astucieuse, et je ne trouve rien. Ah!... une drôle d'idée!

MADAME GIBOU.

Quest-ce que c'est?

BÉLISMAR.

Parlez, je vous en prie, cela presse.

MADAME POCHET, *riant*.

C'est que c'est une farce indigne.

MADAME GIBOU.

J'aime la farce, quand elle est bonne.

MADAME POCHET.

M. le chevalier ne voudra pas.

BÉLISMAR.

Je voudrai tout, pour me soustraire à ces deux brutaux.

MADAME POCHET.

Vous voyez bien ce berceau, cette layette, la nourrice est sortie... Comprenez-vous?

MADAME GIBOU.

Je me doute. Je vais fermer la porte.

MADAME POCHE.

Dites donc, mam' Gibou, vous souvenez-vous quand nous jouions la comédie en société, que nous avons joué le *Mariage de Figaro*?

MADAME GIBOU.

Oui, je m'en souviens : c'était vous qui faisiez Suzanne, parce que vous êtes délurée, et moi la comtesse Almaviva... pour la noblesse.

MADAME POCHE.

Vous ressouvenez-vous de la scène où ce qu'on déguise le page en fille?

MADAME GIBOU.

Oh! c'est juste! la même situation.

BÉLISMAR.

Mesdames, dépêchez-vous donc. S'ils venaient....

MADAME POCHE.

Madame Gibou, asseyez-vous dans ce fauteuil-là. (*A Bélismar.*) Vous êtes le page, le joli page. Mettez-vous à genoux, et laissez-vous coiffer. (*Il se met à genoux sur un carreau; elle lui met un béguin. Chantant.*)

Tournez vous-en devers ici,
Jean de Lira, mon bel ami.

MADAME GIBOU.

Faut l'y ôter sa cravatte, pour qu'il aye un air plus enfantin.

MADAME POCHE.

Là... Il a le cou presque aussi blanc que moi... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en poupard! (*Elle lui donne un petit soufflet.*) Voulez-vous bien ne pas être joli comme ça.

MADAME GIBOU, lui en donnant un autre.

Qu'elle est folle! Une brassière, ast' heure.

MADAME POCHE.

Une brassière serait trop petite... Une camisole.

BÉLISMAR.

Vous allez me mettre la camisole?

MADAME POCHE.

Oui!

MADAME GIBOU.

Nous allons vous emmailloter.

BÉLISMAR, *se levant.*

M'emmailloter!

MADAME POCHEŦ, *lui passant la camisole sans devant derrière, aidée par madame Gibou.*

Oui, oui.

BÉLISMAR, *fourrant ses bras dans la camisole.*

Où me suis-je fourré!

MADAME POCHEŦ, *lui montrant le berceau.*

Ils n'iront pas s'imaginer que vous êtes là!

BÉLISMAR.

Dans ce berceau? Je n'y pourrai pas tenir.

MADAME GIBOU.

N'y a que vos jambes qui sont un peu longues.

MADAME POCHEŦ.

Vous vous ratatinerez.

(On frappe au dehors).

MADAME GIBOU, *bas.*

Chut!... Paix! *(Haut.)* Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X.

LES MÊMES; LECOQ, *dehors.*

LECOQ.

Pourquoi donc que vous êtes enfermées?

MADAME GIBOU.

Madame Pochet, mettez-le dans le berceau.

On a eu soin d'ouvrir le bout du berceau, qui est caché par le couvre-pied. Madame Pochet se met devant, et le cache au public, pendant que Bélismar se couche dans le berceau, les pieds posés sur un petit tasseur. Elle le couvre jusqu'au menton.

LECOQ, *dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

MADAME GIBOU, *criant.*

C'est que.... je suis seule. *(Bas à madame Pochet).* Toujours la comtesse Almaviva.

LECOQ, *dehors.*

Seule ? Avec qui que vous parlez donc ?

MADAME GIBOU.

Avec vous, sans doute.

LECOQ.

Si vous n'ouvrez pas, je vais enfoncer la porte.

MADAME POCHE.

Le v'là dans le berceau, vous pouvez ouvrir.

MADAME GIBOU.

Non, ouvrez, vous ; moi, je vas le bercer.

(*Elle passe à la droite du berceau. Quand madame Pochet a ouvert la porte, elle se place de l'autre côté.*)

AIR : de la *Chaumière Moscovite*

Berce, berce, bonne grand'mère,
Berce donc ton petit enfant.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LECOQ.

LECOQ.

Ordinairement vous n'fermez pas la porte ;
Que faisiez-vous dans cet appartement ?

MADAME GIBOU.

N'criez donc pas d'une voix si forte,
Vous allez réveiller c'tenfant.

MADAME GIBOU ET MADAME POCHE, *berçant.*

Berce, berce, bonne grand'mère,
Berce donc ton petit enfant.

LECOQ.

Mais....

LES DEUX FEMMES, *chantant plus fort.*

Berce, berce, bonne grand'mère,
Berce donc ton petit enfant.

LECOQ, *les bras croisés avec une colère concentrée.*

Où diable aviez-vous donc envoyé cette nourrice ?... Je n'ai pas encore pu le voir, cet enfant.

MADAME GIBOU.

Quel ton brusque !

LECOQ, *à part.*

La jalousie me poignarde. Voyons si il me ressemble.
(*Haut.*) Montrez-moi mon fils, que je connaisse au moins sa figure.

MADAME GIBOU.

Il dort.

MADAME POCHE.

Ne l'éveillez pas, ce petit chat.

MADAME GIBOU.

N'éveillez pas le chat qui dort.

(*Bélistmar ronfle très-fort.*)

LECOQ.

Ah mon Dieu ! c'est comme un tuyau d'orgue ! Allons, je veux le voir. (*Il repousse madame Pochet, et le regarde.*)
Quelle horrible figure ! Il ressemble au comte de Bélistmar.

MADAME GIBOU.

Peut-on dire ça !

MADAME POCHE.

C'est vous tout craché.

LECOQ.

Ah ! c'te tête !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *tenant un poëlon et une cuiller.*

Je suis lasse de manger là dedans.

MADAME GIBOU.

La nourrice ?

MADAME POCHE.

Tout est perdu.

LA NOURRICE.

J'apporte la bouillie à mon petit.

MADAME POCHE.

Il dort ; laissez-le tranquille.

LA NOURRICE.

Non, non, c'est son heure, il doit avoir faim.

MADAME POCHE, *lui prenant le poëlon.*

Donnez, je vas le faire manger. (*Bas à Bélistmar.*) Laissez-

vous faire pour qu'on ne se doute de rien. (*Elle le fait manger, et comme le poëlon est plein de crème fouettée, elle lui en barbouille le visage. Ce lazzi est laissé à la discrétion des acteurs.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ADELE, *apportant l'enfant.*

ADELE.

Nourrice, voilà votre enfant qui demande à téter.

LECOQ.

Encore un enfant ! qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?

(*Il découvre Bélismar.*)

BÉLISMAR, *se lève pour se sauver.*

Au secours !

LA NOURRICE, *effrayée.*

Au secours ! au secours !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TOUS LES ACTEURS.

CHOEUR.

AIR : *Taconnet.*

Au secours ! au secours !

Grand Dieu ! quel rému-ménage !

Au secours ! (*bis*).

Vous criez comme des sourds.

D'où vient donc un tel tapage ?

Vrai, l'on dirait d'un orage ;

Tout' la maison vous entend,

Et vous réveillez l'enfant.

BÉLISMAR, *se débarrassant des vêtemens dont il est affublé.*

Ah çà ! voulez-vous bien me dire ce que j'ai fait ?

LECOQ.

Ce que vous avez fait ? D'apois enragé.

BÉLISMAR.

Enragé !

LECOQ, *lui donnant le papier.*

Prenez, et lisez.

MADAME GIBOU, *lisant*.

« Vous avez fait l'enfant !

TOUS.

Est-il possible !

LE COMTE.

C'est un morceau de ma correspondance : cela ne vous regarde pas.

LECOQ.

Si fait, ça me regarde.

ADELE.

Mais non, ça ne vous regarde pas, monsieur Lecoq.

LECOQ, *furieux*.

Ma poule!.... taisez-vous, où bien! (*Il fait un geste*).

ADELE, *lui donnant un soufflet*.

Il a levé la main sur moi, maman. (*Elle feint de pleurer*).

MADAME GIBOU, *soutenant sa fille*.

Ma fille!... Mon gendre!... vous êtes un tigre altéré de ses larmes.

MADAME POCHET.

Quel escandale. Ma fille, vous êtes morale:.... sortons de cette maison.

PALMYRE.

Eh non, ma mère! vous vous trompez tous. C'est le passage d'une lettre que j'écrivais à monsieur le comte.

ADOLPHE, *en colère*.

Vous lui avez écrit !

PALMYRE.

A l'autre, à présent ! Oui, en lui reprochant de s'être introduit ici. Je lui écrivais qu'il avait fait l'enfant, c'est-à-dire le nigaud, l'imbécille !

BÉLISMAR.

Certainement. D'ailleurs, j'ai fait l'enfant, là, tout à l'heure, dans le berceau.

LECOQ.

Ma femme est innocente ! Adèle, pardonne-moi.

ADELE.

Je te pardonne (*à part*), mais tu me le paieras.

MADAME GIBOU.

Voilà la femme dans toute sa sincérité.

LE COMTE.

Ma chère madame Pochet, votre fille aime ce jeune homme?

ADOLPHE, *d'un ton menaçant.*

Et ce jeune homme l'aime.

LE COMTE.

Je vous prie de consentir à leur union... Je me charge de la dot!

MADAME POCHE.

Alors, j'y consens!...

LE COMTE, *à part.*

Quand elle sera mariée, elle sera moins bégueule.

MADAME POCHE.

Voilà l'homme dans toute sa générosité.

CHOEUR.

AIR : Galope de la Tentation.

Tous d'accord à l'instant même
Que l'on se rende au festin,
Et que le jour du baptême
On n'baptise pas le vin.

BÉLISMAR, *au public.*

AIR : Bergère sois moins coquette. (De Joconde.)

Permettez que j'vous présente
Mam' Pochet et mam' Gibou.

MADAME POCHE.

Je suis une femme aimante.

MADAME GIBOU.

Je prends feu comm' l'amadou.

MADAME POCHE.

Public, je n'cherch' qu'à te plaire,
Je te l'prouv'rais nuit et jour!

MADAME GIBOU.

Combien je t'aime, ô Parterre....

ENSEMBLE.

Ah! rends-nous amour pour amour!
Ah rends! ah rends-nous amour pour amour!

FIN.